

Les carnets du Rio Grande (2)

# Texas, le désert blanc

Par Jean-Paul Mari  
dessins de Yann Le Behec

Partout, le Mexique pousse sa corne. Dans la ville d'El Cenizo, le plus jeune maire du Texas est un latino. A Nuevo Laredo, les cartels de la drogue tuent. Le ciel de Van Horn est surveillé par des zeppelins et la route du désert est blanche de givre. Voyage le long d'une frontière sauvage...

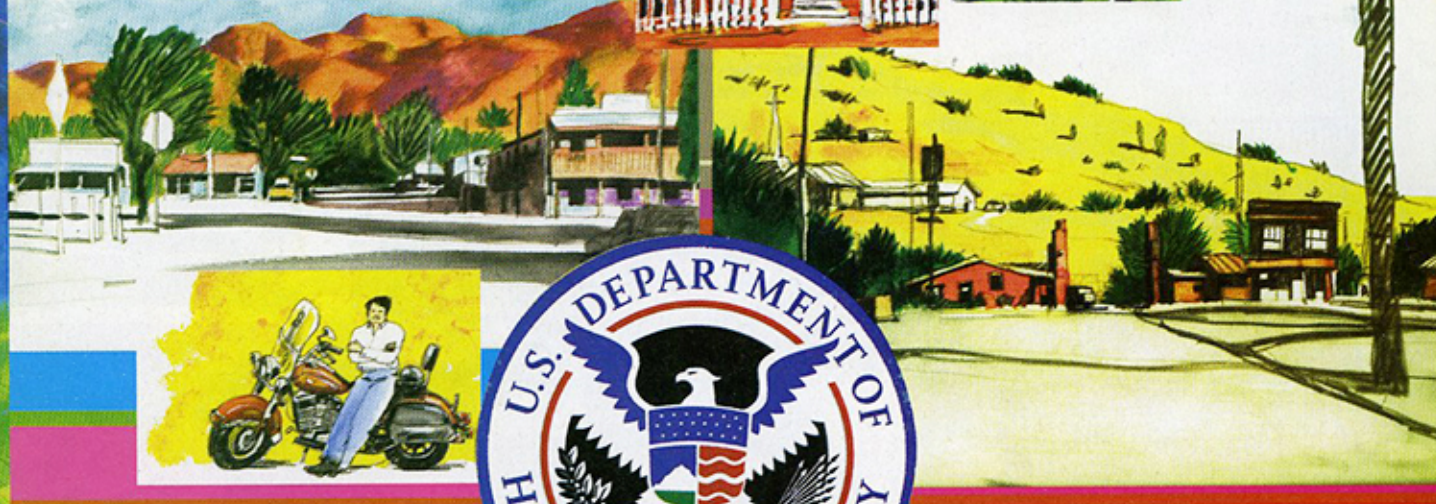
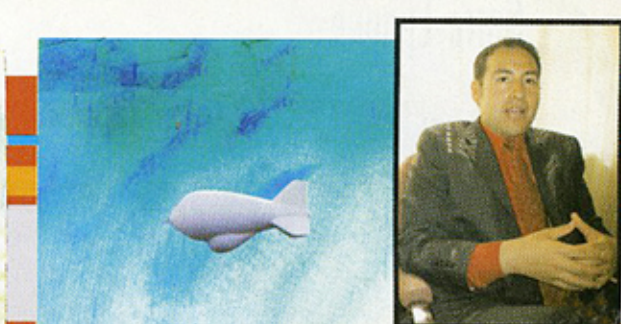
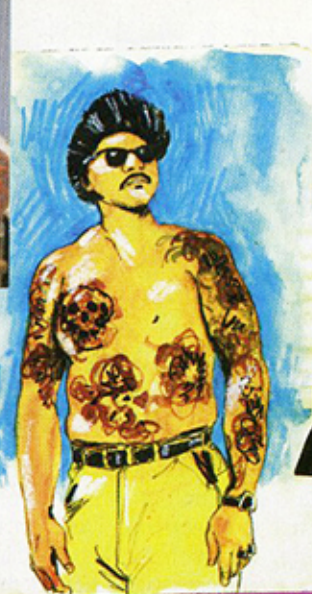
## El Cenizo, Texas : à la conquête du pouvoir

Il a 23 ans, une cravate rouge sur une chemise écarlate et, quand il sera grand il sera gouverneur du Texas ! A 14 ans, Raoul Reyes, citoyen nord-américain né d'une mère de Corpus Christi et d'un père mexicain de Nuevo Laredo, dirigeait déjà le club des jeunes Boys and Girls. A 19 ans, à peine arrivé à El Cenizo, il se présente aux municipales. Quatre ans plus tard, il est élu et devient le plus jeune maire du Texas. En 2006, il est réélu triomphalement avec 82% des 6 500 âmes de ce bled sauvage planté sur la frontière au bord du Rio. En espagnol, *cenizo* veut dire « cendres ». Au départ, ce n'était qu'une *colonia*, un quartier de ruelles en terre, amas de baraques, de mobile homes posés sur des parpaings et des lots de terrain loués 80 dollars par mois aux nouveaux immigrants mexicains. Le promoteur a promis eau, électricité et bonheur... juste avant de se déclarer en faillite et

de disparaître. Depuis, le maire a fait recouvrir les rues et les trottoirs, mis à disposition des ordinateurs à la mairie et créé un site internet. Rébellion. Quand la municipalité a décrété que les textes administratifs seraient rédigés dans la « langue prédominante », l'espagnol, le shérif à vu rouge et les autorités ont envoyé des patrouilles en armes contrôler les documents des insurgés. « Ils arrêtaient même les bus scolaires pour vérifier les papiers des gosses ! », dit Raoul Reyes. Avec 30% de clandestins, El Cenizo risquait de se dépeupler rapidement. Le jeune élu se rebelle, tient une

conférence de presse, en appelle aux Human Rights Commissions. Du coup, ce sont les policiers qui assurent la circulation devant les écoles. « Depuis, on travaille main dans la main avec la border patrol... », sourit le maire. Même les coyotes, les passeurs d'immigrants, attendent sagement la relève des patrouilles avant de franchir le fleuve. Et une équipe de volontaires municipaux tourne la nuit pour dissuader les narcotrafiquants pendant que les hélicoptères survolent la frontière. El Cenizo est en ordre et le restera. Au moins jusqu'en 2010. Ensuite, Raoul Reyes abandonnera son mandat, le temps de se préparer à concourir au poste de gouverneur du Texas : « Ce pays est prêt à élire un candidat issu de l'immigration hispanique. » Il choisira le Parti démocrate, moins par conviction que parce que les républicains sont mal vus dans la région. Et, d'ici là, il est sûr de ne perdre aucun mandat : « Au Texas, on n'aime pas les perdants. »





**Nuevo Laredo, Mexique : la paix règne sur la ville**

Ils sont venus en pleine nuit, chez lui, ont pénétré dans la chambre et ouvert le feu. Mauro, le journaliste mexicain, a sauté de son lit pour éviter les balles, mais son fils de 20 ans a été blessé aux jambes. En novembre dernier, il était à la morgue municipale pour photographier les six corps d'un massacre de narcotrafiquants. Un commando débarque dans l'hôpital, le séquestre, détruit son appareil et prévient : « C'est la dernière fois, tu entends ? » Mauro m'a donné rendez-vous dans un café discret. Il a 53 ans et vit ici depuis vingt-cinq ans, son diagnostic est clair : « Toute la ville est entièrement contrôlée par la mafia. » Les cartels gèrent la sécurité, ou plutôt l'insécurité, de 700 000 âmes, les commerces, les bars, les restaurants rackettés, les entreprises de travaux publics et le réseau de l'immigration clandestine. Mais aussi les cliniques et leurs médecins, les avocats, les politiques, bien sûr, et même les journalistes. « Une honte pour notre métier ! », dit Mauro, qui, impuissant, doit peser le moindre mot de ses articles. Et la police ? Il sourit. Le dernier reporter venu de Laredo, la ville américaine de l'autre côté du pont, était jeune et plein d'allant. Il a écrit deux ou trois reportages spectaculaires avant de se faire arrêter à la frontière par les policiers mexicains qui l'ont fouillé et menacé : « Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront. Tu

comprends, gringo ? » Le reporter a compris. Et il n'est plus jamais revenu. Les autres ? Ce sont les membres de deux gangs qui se disputent la ville : le cartel du Golfe, installé à Nuevo Laredo, et le cartel d'El Chapo, qui a décidé de prendre la cité d'assaut et de s'assurer le contrôle de la route Interstate-35, un axe majeur entre le Mexique et le Canada où transitent chaque jour 6 000 poids lourds, dont certains chargés de cocaïne, de marijuana et d'immigrants. Du coup, les rues de Nuevo Laredo sont devenues un champ de tir à ciel ouvert.

Mauro le journaliste se souvient pourtant d'une ville calme dans les années 70. En 1979, les bandes s'entre-tuent, mais à l'exté-

au rythme de 55 à 75 assassinats par an. Des enfants des rues commencent à jouer de la gâchette entre 8 et 14 ans. Et les tueurs des cartels inaugurent un nouveau procédé appelé « el guiso » : une forme de baril-chaudron, un tonneau vide, un tiers d'essence, un supplicé et une allumette. En 2005, 182 morts ; en 2006, 186 cadavres. Nuevo Laredo panique, 600 commerçants ferment leurs portes ; El Rancho, le plus célèbre restaurant du coin, déménage aux États-Unis, de l'autre côté du pont, et 3 000 familles, les plus riches, font de même. Terrifiés, les émigrants clandestins, pourtant durs au mal, préfèrent faire un large crochet et passer le Rio 30 kilomètres plus loin. Et puis soudain, cette année, tout semble s'arrêter. « Comme si l'un des deux cartels avait gagné la guerre », souffle Mauro. Il s'interrompt, un garçon de café s'approche de notre table. Coup d'œil alentour et Mauro continue à voix basse :

*Ils sont venus en pleine nuit, chez lui et ont ouvert le feu.*

rieur des murs, version Chicago des grandes années. Le gouvernement envoie un procureur de fer, justement nommé « El Toro », et la vie reprend gentiment, à la cadence d'un mort par mois. Aux élections de 1999, le gouverneur change et le fond de l'air aussi. Les gangs, constitués en véritables armées, tuent tout ce qui résiste, proteste et critique

« Aujourd'hui, avec les "nettoyeurs", des groupes en camionnette qui ramassent les corps et les abandonnent dans le désert, il n'y a plus d'assassinats à élucider. » Il sait que la véritable raison de cette « paix » est que les gangs contrôlent désormais la ville de bas en haut. Les mafieux sont devenus patrons d'entreprise, PDG de sociétés ou directeurs de banque, des gens

respectables. Bientôt, ils seront élus. Et ce n'est pas la police ni la justice qui ira les contrarier. Quant aux douaniers mexicains, dont l'intégrité est discutée, ils n'osent plus se promener côté américain parce que la *border patrol* a reçu l'ordre de leur retirer leur passeport. Peu importe. A Nuevo Laredo tout est calme. Ou presque.

**Van Horn, un zeppelin dans le désert**

**Highway 118.** Canyons, défilés, doigts rocheux. Les cactus géants sont violets et l'herbe des grandes prairies jaune paille. Au loin, des pitons émergent de la brume de chaleur. Les plateaux fissurés laissent échapper d'énormes blocs qui pavent le sable d'une chaussée de géants. Sur 50 kilomètres, la route est droite et l'horizon plat, piqueté de fleurs d'agave. Le désert est mauve à l'aube, blanc le jour, ocre rouge avec le soir. A midi, tout prend feu. C'est fort et doux à la fois. Dans cet espace sans limites et sans freins, les hommes d'ici passent d'un sentiment de puissance à l'écrasement. Ils sont seuls et maîtres. Seuls et perdus.

**Haut dans le ciel.** De loin, on croit à une vision. Il est là, posé sur le sable. Un énorme zeppelin blanc d'une trentaine de mètres. Lâché au bout de son câble, il domine le

pays et ses écrans détectent tout ce qui vole au-dessous de 10 000 pieds. Encore une idée des techniciens de la DEA, l'unité antidrogue, et des douanes pour essayer de repérer les petits avions bourrés de marijuana qui arrivent du Mexique et de Colombie. Il y en a trente-cinq autres tout au long de la frontière, pour compléter un dispositif de radars, d'hélicoptères et d'aéronefs de surveillance. Le seul problème est que les *aerostat radar balloons* sont souvent cloués au sol. A cause de pannes mécaniques. Ou des tempêtes. Comme celle qui est en train de nous venir droit dessus.

**Tornade sur Van Horn.** Soudain, le monde devient tout noir. Oubliées la canicule et les couleurs du désert. Il fait très froid. Des rafales arrachent de gros rouleaux d'herbes sèches. Des tourbillons géants emportent tout vers le ciel : on joue « Twister » au Texas. Puis survient le tambour de la pluie, des éclairs verticaux de plusieurs kilomètres et une averse de grêlons lourds comme des billes d'écolier... l'hiver. La route est blanche, couverte de givre et la terre inondée par cet orage des grandes plaines. C'est rapide et brutal. Quinze minutes plus tard, ne restent que des toits troués, une vingtaine de blessés, des automobilistes en détresse et les sirènes des voitures de police qui font la tournée des dégâts. Sur le chemin,

un café apparaît dans la brume. A l'abri ! **Randy le camionneur.** Appuyé au bar, il a la mèche soigneusement ourlée, le regard gris vif et un air de prof de collège. Randy est routier. Voilà cinq ans qu'il fait le trajet entre Austin, ville plutôt libérale, et Phoenix, ville franchement désertique. Dix heures de route dans un sens, dix-huit heures dans l'autre, entre l'usine qui fabrique des néons au mercure et le dépôt qui les recycle. Ici la CB passe mal et la radio satellite joue toujours les mêmes rengaines. Le désert a beau être magnifique, Randy a fini par se lasser du paysage. Alors il lit au volant. Ou plutôt il écoute des livres enregistrés qu'il emprunte à la bibliothèque d'Austin. Les classiques, les polars, les grands romans, il avale tout. En ce moment, il découvre l'œuvre de John Irving. Il a adoré « le Monde selon Garp », « l'Épopée du buveur d'eau » et « Une prière pour Owen ». Mais il a failli sortir de la route en terminant le dernier ouvrage : « Seize heures d'enregistrement, c'est un peu fatigant, non ? » C'est l'heure, son poids lourd et un bon bouquin l'attendent sur le parking. Randy est sans doute le routier le plus cultivé de tout le Texas. **JEAN-PAUL MARI**

**La semaine prochaine**  
**Les carnets du Rio Grande (3)**  
**Texas, les égouts de la liberté.**

# EL PASO

Les séries de l'été



Les carnets du Rio Grande (3)

## Les égouts de la liberté

par Jean-Paul Mari  
dessins de Yann Le Behec

A cheval sur le rio, El Paso la Texane et Ciudad Juarez la Mexicaine, deux villes immenses, se font face. Il suffit d'un pont à traverser, d'une rue, d'une bouche d'égout pour gagner l'Amérique gardée comme une forteresse. On fuit la misère, les usines-dortoirs et la cruauté de « Juarez », la ville qui assassine les jeunes femmes

### El Paso, Texas, le tunnel de Jésus

Les égouts d'El Paso, voilà un moyen sûr et rapide ! C'est du moins ce que croyait Jésus Prado, 25 ans, technicien en électricité dans la ville de Guadalajara, à vingt-quatre heures de bus de la frontière avec les Etats-Unis. Là-bas, il travaillait dans une *maquila*, une usine délocalisée de la société américaine Jebil, à fabriquer des manettes de jeux vidéo, huit heures par jour pour 50 dollars la semaine. A peine de quoi vivre. Et un avenir plat comme le cours du Rio Grande. A 20 ans, il est parti une première fois avec un *coyote*, un passeur. D'abord le bus vers Tijuana, puis la frontière à franchir de nuit, trois jours de marche dans le désert et 1 500 dollars à déboursier. Aux Etats-Unis, en un mois de travail clandestin, Jésus gagne l'équivalent d'un an de sa paie d'ouvrier au Mexique. Un jour, il a décidé de repartir à Guadalajara, chercher sa femme, Cécilia. Plus question de payer un passeur. Arrivé

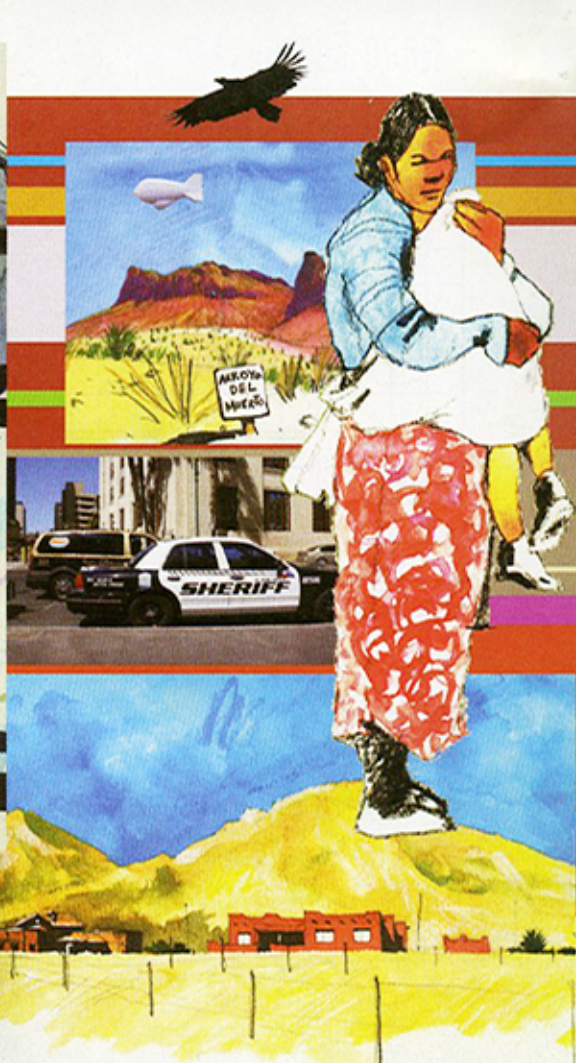
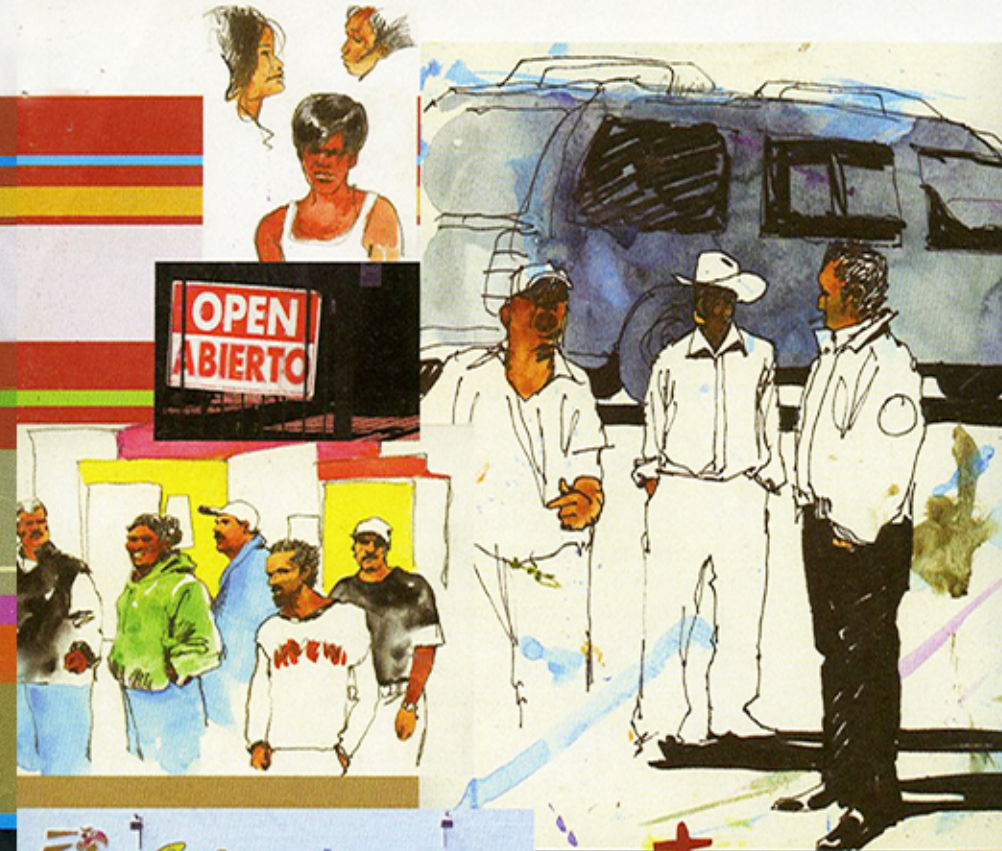
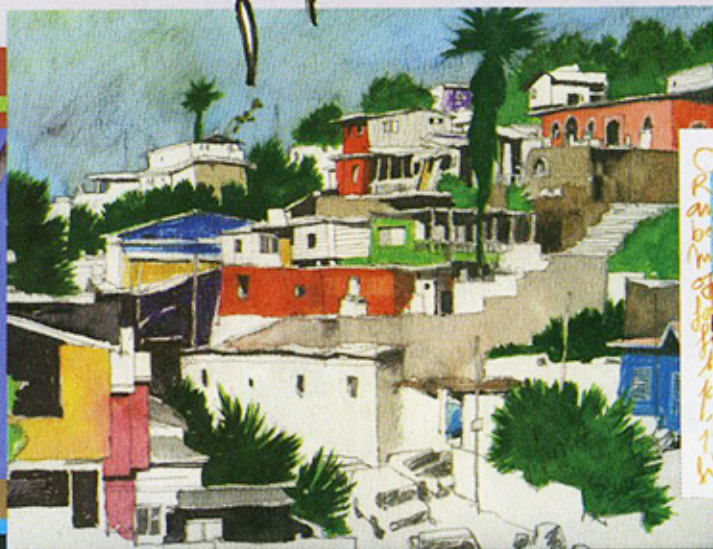
à Ciudad Juárez, ville mexicaine face à El Paso, il attend le soir, traverse le Rio Grande à sec et s'engouffre avec Cécilia dans une bouche d'égout qu'il a repérée. L'Amérique est là, à 40 mètres, juste après la sortie du tunnel, derrière une herse et une haute clôture métallique. A condition de ne pas croiser les hommes de la *border patrol*. Dans les égouts, on patauge jusqu'à la taille dans l'eau et l'ordure, l'obscurité totale et le froid. Au bout du chemin, Jésus et sa femme butent sur une porte condamnée. Ils décident de remonter une galerie parallèle, marchent deux heures à la lampe de poche, se perdent et

vont errer... trois jours dans le labyrinthe : « Sans dormir, sans manger, à grelotter de froid toutes les nuits », dit Jésus. On peut mourir dans ce labyrinthe. Cécilia est blessée, couverte d'ecchymoses, mais elle tient bon et lui ne veut pas renoncer. La sortie est là, 4 kilomètres plus loin. Il pousse une plaque d'égout, hisse sa femme au sommet du grillage et pose le pied à El Paso, en Amérique... Gagné ! Sauf que Cécilia n'a pas emporté ses vêtements, trop encombrants. Le jour même, Jésus repart seul, franchit le pont vers le Mexique, sans aucun contrôle et reprend le chemin du cloaque, un ballot de linge sur le dos... « J'avais peur que la *border patrol* me prenne pour un trafiquant de drogue ! » 40 mètres à ramper, mais il passe sans encombre, et Cécilia, réfugiée dans un centre d'accueil religieux, peut s'habiller comme il sied aux Estados Unidos. Une semaine plus tard, Jésus décide de renseigner des amis de son quartier, bloqués à Ciudad Juárez, qui cherchent désespé-





**NOTARY PUBLIC**  
 TRADUCCIONES  
 FORMAS DE INMIGRACION



rément un moyen de franchir la frontière. Et le voilà qui repart, seul, au Mexique, pour la quatrième fois ! « Au retour, en sortant des égouts, une femme policière de la border patrol m'a vu... Elle a donné l'alerte. Et une patrouille m'a poursuivi dans le tunnel ! » Jésus plonge dans l'eau sale, se couvre le visage et le corps de boue puante et se colle contre la paroi. Pendant un long moment, le faisceau lumineux d'une lampe torche d'un policier glisse sur lui sans le détecter, avant de disparaître. A 6 heures du matin, il tente une nouvelle sortie. « J'ai vu un policier qui dormait dans sa voiture, vitre ouverte. Je suis passé à côté de lui, sans courir. Pour ne pas le réveiller », sourit Jésus. Quand il retrouve Cécilia, elle éclate en sanglots face à son homme, noir, sale et puant. Et il lui jure de ne plus essayer de franchir le Rio Grande. Dans quelques jours, ils partiront ensemble vers la Floride : « Quelques jours de train et juste un point de contrôle qu'on évite en faisant un crochet de deux jours de marche. » Ensuite Miami, un travail et une maison. C'est urgent : Cécilia est enceinte.

**El Paso, Texas : quand passent les migrants**

Le premier est consul du Mexique à El Paso. Ne cherchez pas la caricature du haut fonctionnaire bedonnant à moustache noire : Juan Carlos Foncerrada

Berumen a 36 ans, l'œil bleu, vif, le cheveu châtain clair et semble sorti droit de l'université de Yale. Le second, Doug Mosier, est chef de la border patrol. On s'attend à un discours répressif de shérif texan et on trouve un homme débonnaire, sensible à la tragédie des migrants qu'il pourchasse. Face à lui, 400 kilomètres de frontière à contrôler, de l'Etat du Texas au Nouveau-Mexique.

adultes, femmes, enfants, vieillards, tués par le soleil, la chaleur, l'épuisement. Ce qu'ils cherchent ? Un travail d'ouvrier agricole, d'employé de ménage, de vendeur de pizza, de jardinier ou d'éboueur. Et une école pour leurs gamins, un bout de futur, un peu d'avenir. Et rien ne les arrête. Sur ce point, le flic et le consul sont d'accord. « Un mur ne va pas endiguer le

*Les corps portent souvent des traces de mutilations, comme le sein droit coupé.*

Sous ses ordres, 1 850 agents, 12 avions et hélicoptères, un arsenal de radars, de senseurs électroniques, de caméras et d'optiques à vision nocturne. Bilan : 122 600 clandestins interpellés en 2006, dûment enregistrés et renvoyés de l'autre côté du Rio Grande. Avec la mobilisation des 6 000 hommes de la garde nationale, le nombre des arrestations, donc des passages, a même baissé de moitié à El Paso. Ce que le consul confirme. Sauf que 500 000, peut-être 1 million d'immigrants réussissent chaque année à pénétrer illégalement aux Etats-Unis. Avec acharnement, souvent au prix de leur vie. La border patrol en retrouve parfois flottant sur le ventre dans le Rio Grande ou couchés dans le désert plus à l'ouest,

flux. Cela rend simplement le passage plus dur, plus dangereux donc plus cher », dit l'homme de la border patrol. « Quand les chemins traditionnels sont coupés, les passeurs inventent de nouvelles voies, les prix augmentent, les morts se multiplient, et la mafia organisée prend le monopole du trafic des êtres humains », dit le consul.

Les nouveaux coyotes n'hésitent pas à abandonner une femme enceinte en plein désert ou à détrousser un groupe de vingt, trente, cinquante clandestins avant de les laisser, sans argent et sans eau. A 1 500 dollars le passage, la frontière est une mine d'or : « Aujourd'hui, il est plus rentable de faire passer vingt paysans du Chiapas qu'une caravane chargée de marijuana ! »

**Ciudad Juárez : la ville qui assassine les femmes**

9 heures du matin, pont d'El Paso. Il y a neuf ans, j'étais déjà ici, sur ce pont qui mène à l'agglomération mexicaine de Ciudad Juárez, assommé par la même chaleur, pour enquêter sur la même histoire terrible. Nous sommes en 1998 : depuis cinq ans, 200 jeunes filles ont été tuées. Il ne s'agit pas de crimes ordinaires. Dans beaucoup de cas, les victimes disparaissent, enlevées, retenues prisonnières pendant plusieurs jours, violées avant d'être battues à mort ou étranglées. Les corps portent souvent des traces de mutilations, comme le sein droit coupé. On les retrouve quelques jours ou quelques mois après, jetés dans le désert autour de la ville, comme des jouets cassés dont on se débarrasse. Parmi elles, essentiellement des jeunes filles venues du Sud pauvre qui travaillent dans les maquilas, ces usines délocalisées de l'Amérique du Nord. Trois cent mille employés font les trois-huit, transportés par des bus privés et surveillés par des contremaitres et des vigiles. Les intérêts sont énormes et la machine ne s'arrête jamais ! Bien sûr, je retrouve la ville brutale, entre violences

conjugales, machisme, crime organisé et narcotrafic. En novembre 2001, on découvre les corps de huit femmes dans un champ de coton, pas dans le désert, mais en plein centre de Ciudad Juárez. Cette fois, c'est trop. La presse, les organisations des droits de l'homme, Amnesty International crient au scandale. On ouvre les dossiers de la police... ils sont vides ! Un rapport dénonce « l'efficacité limitée du procureur fédéral spécial » et 177 fonctionnaires sont soupçonnés de négligence ou d'omission volontaire. En un mot, la brigade criminelle, la justice, les autorités, tout le monde se tait, ne fait rien ou étouffe l'affaire. Et quand les flics font mine d'enquêter, ils torturent de pauvres bougres qui finissent par tout avouer. Comme ces deux camionneurs, « El Cerillo » et « La Foca », qui ont reconnu le meurtre de huit femmes. Depuis, « La Foca » est mort en prison, au cours d'une opération chirurgicale « ratée ». Le 5 février 2002, son avocat est abattu par des policiers dans sa voiture. Quant à l'avocat d'El Cerillo, Sergio Dante Almaraz, surnommé pour son courage le Don Quichotte de Juárez, il avait l'habitude de saluer les journalistes en disant : « La prochaine fois que vous viendrez, j'espère être encore en vie... »

15 heures, Ciudad Juárez. Je cherche le célèbre avocat, mais je ne le verrai plus.

Il s'est arrêté le 25 janvier de l'année dernière à un feu rouge, au centre de la ville, en plein jour. Et un commando lui a tiré dix balles dans le corps. Et depuis ? Quoi de neuf sur l'enquête ? Rien ! On échafaude des théories sur un serial-killer, version américaine, un trafic d'organes qui n'ont pas été prélevés ou les fantaisies de fils désœuvrés de la bourgeoisie locale. Un journaliste d'ici est, lui, persuadé que tout est le fait des narcos, intouchables, qui ont leur façon à eux de fêter les grosses livraisons de drogue. Des spécialistes fouillent toujours de vieux dossiers vides, beaucoup de fonctionnaires incriminés sont encore en place et la police essaie de faire oublier son passé.

18 heures, retour à El Paso. Aujourd'hui, je laisse derrière moi une ville sauvage - 400 victimes depuis 1998 -, même si le rituel sadique a disparu depuis 2002. Et moi, planté sur le pont de Ciudad Juárez, je me dis qu'on ne saura jamais pourquoi cette ville assassine ses jeunes femmes.

JEAN-PAUL MARI

La semaine prochaine :  
**Les carnets du Rio Grande (4)**  
 Désert de Sonora,  
 mirage ou désespoir ?



Les carnets du Rio Grande (4)

# Désert du Sonora mirage ou désespoir ?

par Jean-Paul Mari  
dessins de Yann Le Behec

Quatrième étape le long du mur-frontière. Venus du Mexique, on les retrouve flottant sur le ventre dans le Rio Grande ou morts de soif dans le désert d'Arizona. La Border Patrol plante ses miradors, patrouille à pied, en avion, en hélicoptère. Un million d'immigrants clandestins arrêtés chaque année... Qui pourrait arrêter l'invasion ?

## Columbus, Nouveau-Mexique : guerre sur la frontière

Bill Johnson n'en peut plus ! Pourtant, à 57 ans, c'est un homme solide, les pieds ancrés dans sa terre de Columbus où son grand-père s'est installé en 1918. Le type même du Sud-Texan qui vous jauge d'abord l'œil méfiant, la mâchoire fermée, puis tend une main épaisse et vous ouvre sa maison comme à un vieil ami. Chez les Johnson, il y a deux frères, Bill et Joe, et deux fils, Bill et James. Leur ferme est un royaume : 40 000 hectares de prairies pour 1 400 têtes de bétail et 1 500 hectares de cultures, oignons, piments rouges, melons, citrouilles et coton. Tout pousse sur le sable, à condition d'avoir une belle nappe phréatique. Sauf que l'exploitation est posée le nez sur la frontière, sur 30 kilomètres de large, désert contre désert, à bout touchant de Palomas, des narcos et des « coyotes », passeurs de clandestins. « Depuis trois ans, la vie ici est devenue intenable ! » gronde Bill. Le nouveau mur

d'El Paso refoule les migrants qui contournent la ville droit sur sa ferme. Et ils passent sur ses terres au rythme de 500 à 600 chaque nuit ! « Les « coyotes » cassent tout, les clôtures et les réservoirs d'eau. Ils marchent sur tout, les semis et les cultures. Chaque nuit ! Des groupes de 30 à 50 clandestins abandonnent sacs-poubelles, vêtements, bouteilles en plastique... les récoltes sont abîmées, le bétail panique, fuit les points d'eau et s'échappe. Cette année, j'ai perdu 100 000 dollars ! » Au petit matin, Bill trouve parfois des groupes d'hommes et de femmes qui tournent en rond, nus et perdus... « A 40 kilomètres à l'intérieur du pays, on trouve

des corps dans le désert. » Le « coyote » les a fait déshabiller pour voler l'argent cousu dans leurs fripes de paysans du Chiapas ou du Chihuahua, puis il les a poussés vers le nord, en pleine nuit, dans le désert glacé. Bill connaît bien le chef du réseau : « Il vit en face, à Palomas... C'est un général à cinq étoiles ! » Les « coyotes » n'aiment pas ceux qui gênent leur passage, ils sont dangereux, menacent, font pression. Il y a une dizaine d'années déjà, Bill s'est fait arrêter, arme au poing, et voler son 4x4 par des narcos. Depuis, le trafic de drogue a baissé et celui des êtres humains a augmenté. Le mois dernier, son nouveau pick-up a disparu ; il l'a revu, garé dans une rue de Palomas... devant le bureau d'un caïd local. Bill avait un beau chien, les « coyotes » l'ont pris en otage et ont réclamé 350 dollars pour le libérer. Le Texan n'a pas cédé. Mais en roulant le long de sa clôture, il a essayé plusieurs coups de feu, comme un avertissement. Il a installé des fils de fer barbelés : « Ils ont aussitôt été





démontés, volés, fil et poteaux ! » Le gouvernement a construit une barrière anti-véhicules, mais un poids lourd venu du Mexique l'a abattu pour ouvrir un passage. Bien sûr, il y a les policiers de la Border Patrol : « Ils arrêtent 10% des clandestins. Et la nuit suivante, les mêmes repassent la frontière, devant chez moi... » Les « coyotes » ont des talkies-walkies, des jumelles infrarouge et une stratégie : quelques-uns font diversion sur un point de la frontière pour attirer l'œil des caméras... et le gros des clandestins passe en masse du côté opposé ! Un jour, Bill a pu regarder un film enregistré par les vidéos de surveillance : « J'ai vu mes saisonniers qui chargeaient soigneusement cinq pick-up de chili vert... garés côté mexicain ! » Quand son fils James a surpris des voleurs en action, les autres l'ont menacé du poing : « Tes oignons seront toujours là. On reviendra ! » Bill a 400 ouvriers de mai à octobre, au moment de la récolte d'été. Pour les protéger, il est allé au Mexique louer les services d'un ex-commandant de l'armée : « Ce type a fait un travail formidable, l'arme au poing. L'année d'après, je suis allé le revoir... Je n'ai trouvé que sa veuve. Il avait été abattu, chez lui. »

On a beau être du Texas, la résistance a ses limites. Bill a renoncé à porter une arme et à prévenir la Border Patrol quand il voit passer les « coyotes ». Dès la nuit tombée, il s'enferme chez lui : « La force n'est pas la solution. Notre pays s'est bâti sur l'immigration. Pour en finir avec les "coyotes", il faut une loi pour donner des visas de travail aux saisonniers d'en face. » Parfois, notre Texan est saisi par le découragement : « C'est ma terre. Celle de mon grand-père,

de mon père et de mes fils. Mais, bon sang ! si quelqu'un m'en donne un prix correct, je suis prêt à la vendre ! » Tout le pays connaît la situation des ranchs sur la frontière. Et personne n'est prêt à payer pour venir vivre ici une guerre sans fin.

### Piscines dans le désert

La police antidrogue a fait une descente dans une luxueuse villa de Mexico. Tout était propre et en ordre, sauf que les parois sonnaient un peu creux. A l'intérieur des murs, des valises, 206 millions de dollars en coupures de 100, la plus grosse prise en cash jamais réalisée ! Les narcos ont bien du souci

*« Quand on a chassé les hommes trop longtemps... »*

pour stocker leurs montagnes de dollars avant de pouvoir les blanchir. Il y a bien les caves, mais les rats grignotent volontiers les billets verts. Restent les piscines, que les trafiquants vident pour pouvoir les remplir de sacs de coupures américaines. Moi, depuis ce matin, je ne sais pas si c'est à cause de la fournaise, mais je vois des piscines partout dans le désert.

### Lochiel, Arizona : David, le chasseur d'hommes

Quand j'ai rencontré David, il roulait dans sa voiture de la Border Patrol, le bras à la fenêtre, le regard fixé sur le bas-côté de la route. David cherche des traces fraîches. Il passe sa vie à faire cela, le jour ou la nuit, une lampe torche tenue au ras du chemin. La

forme d'un sabot de cheval en « C » arrondi, d'origine américaine, ne l'intéresse pas. Celle avec un bout carré en « U », donc mexicain, identifie la monture d'un trafiquant de marijuana. De six à huit empreintes larges et profondes signent la marche de passeurs de drogue lourdement chargés. De nombreuses petites traces, de largeur inégale, révèlent les pas d'un groupe de clandestins latinos, hommes et femmes. Ils sautent la barrière de rails de chemin de fer et traversent la frontière à toute allure pour gagner les premiers rochers : « Il faut des marques fraîches pour avoir une chance de les rattraper avant la montagne. En fonction du vent et du soleil, on peut déterminer avec précision si la trace remonte à une heure ou deux jours... » Dans la forêt,

David fait très facilement la différence entre un sentier de 10 centimètres de large creusé par le sabot d'un bœuf et celui de 40 centimètres laissé par les deux jambes d'un homme. Quand il trouve une trace récente, aux bords nets et bien dessinés, il saisit sa besace, de l'eau, une lampe, son sac de couchage et remonte, seul, la piste au pas de course. Au bout de la ligne, il y a parfois des passeurs de drogue capables de marcher une semaine avec 25 kilos sur le dos, cagoules et vêtus de noir pour éviter les reflets, shootés au « Gatorade » et à l'éphédrine pour tenir le rythme, les poches bourrées de pénicilline pour résister à l'eau bue dans les abreuvoirs à vaches. David en a coincé huit, chargés de 400 livres de marijuana, juste avant qu'ils ne les déchargent dans le véhicule qui les attendait sur l'Intersate-10.

L'année dernière, deux collègues de David ont été blessés, pris dans une embuscade. Mais en général les trafiquants répugnent à user de la force, de crainte de voir le FBI et la DEA les poursuivre jusqu'au Mexique.

Restent les clandestins. Il y a le « coyote », grand gaillard en jean et blouson chaud, celui qui court vite et ne baisse pas le regard. Et les autres, paysans du Chiapas ou d'Aguascalientes, malingres, en guenilles, effrayés et respectueux, qui gardent la tête basse et se laissent prendre sans résister. A lui seul, David en a arrêté dix-sept d'un coup. « Souvent, après une longue course-poursuite dans la montagne, je me retrouve avec un "prisonnier"... souvent une femme, grasse et fatiguée. Quel exploit, non ? » Il rit : « Bon sang ! Cela nous arrive tout le temps ! » Au fond, David est bouleversé par le sort des clandestins, tués par des marches folles de trois jours, la déshydratation, la chaleur ou le froid des montagnes : « Un mort par jour en moyenne, de 300 à 400 morts par an. Et on en sauve des milliers ! » Certains sont familiers des arrestations... « A peine grimpent-ils dans mon 4x4 qu'ils demandent de l'eau, des cookies et l'air conditionné ! » David ramasse même des passeurs de drogue qui font du stop sur le chemin du retour : « Ils se prétendent travailleurs saisonniers... mais portent encore sur les épaules la marque rouge des lanières des sacs de drogue ! » Bon prince, le policier les reconduit à la frontière de Nogales. Dans son secteur, long de 80 kilomètres sur 50 de large, la Border Patrol arrête une vingtaine de migrants par jour ; il en passe plus de 200 : « Et tous finissent par réussir un jour ou l'autre. » Cela ne le chagrine pas. Il n'ignore pas que 8 000 sociétés américaines emploient ces travailleurs au noir, dociles et pas chers.

Et il y a longtemps qu'il ne croit plus au sérieux de son métier : « C'est une énorme farce, voilà tout ! » Il avoue simplement « faire ce job pour le sport et l'adrénaline ». Le reste relève de l'hypocrisie du monde, des affaires et des politiques. Il le sait, mais adore jouer à David Crockett dans la montagne. « Comme l'écrivait Hemingway : "Quand on a chassé des hommes assez longtemps, après on ne veut plus rien faire d'autre !" »

### Holtville, Californie : les 500 tombes de John Doe

Il n'y a pas un, mais deux cimetières, ce qui est beaucoup pour Holtville, trou perdu dans le désert californien. Pour tout agrément, un festival annuel de la carotte, une fresque murale moche et délavée, une pompe à essence et un restaurant, Mi Casita, tenu par une famille mexicaine et fréquentée par des fermiers à la nuque épaisse. La première partie du cimetière communal est un espace propre. Du gazon vert, avec un mort en vedette, le premier soldat tué en Irak, et ses décorations, Purple Heart et bannière étoilée. A côté, deux tombes d'enfant plantées de jouets et de tourniquets qui sifflent en plein vent. Il faut marcher 100 mètres pour découvrir l'autre cimetière. Il est boueux après la dernière pluie, et la glaise rouge colle par paquets aux chaussures. Devant la première croix de bois, deux planchettes bleues nouées avec du ruban adhésif, une brique sur le sol et un patronyme : « John Doe ». 2 mètres plus loin, encore un nom, le même. Et d'autres, toujours identiques sur toutes les tombes. Et celui de quelques femmes, nommées « Jane Doe ». C'est ici, dans cette fosse commune, grande

comme un terrain de football, qu'on a inhumé les 500 corps de clandestins morts en traversant la frontière. Noyés par les violents tourbillons des canaux d'irrigation, tués par la soif ou séchés par le soleil du désert. Trop d'eau ou pas assez, le résultat est le même pour les migrants qui perdent leur chemin. Retrouvés sans papiers, nus et anonymes, ce sont des latinos d'Amérique centrale qui ne voulaient pas être renvoyés chez eux, au Guatemala, au Salvador ou au Honduras, et des Mexicains, clandestins attaqués, volés, abandonnés par les « coyotes ». Privés d'existence légale post-mortem, ils resteront des disparus que leurs familles au pays vont attendre pendant des mois, des années. De temps à autre, d'autres immigrés plus chanceux, devenus citoyens américains, viennent jusqu'ici planter ces croix bleues ou blanches. Ils inscrivent « No olvidado » – « Pas oublié » –, piquent des fleurs en plastique et s'agenouillent dans la boue le temps d'une prière. Certains rêvent de réunir les fonds nécessaires pour des expertises ADN qui redonneraient un nom aux anonymes. Trop cher. La frontière, de plus en plus dangereuse, a fait 4 100 morts officiellement – 10 000 plus sûrement – depuis le début du verrouillage de la zone, l'Opération Gatekeeper, en octobre 1994. Au bout du cimetière, on a déjà planté une nouvelle rangée de croix. Un autre terrain vague attend son lot de clandestins inconnus. Ils s'appelleront « John Doe » pour l'éternité.

JEAN-PAUL MARI

La semaine prochaine  
Les carnets du Rio Grande (5)  
Tijuna, la mer coupée en deux







SOLO TAXI



cafe

PANCHO VILLA CAFE

